

## PRÉLUDE

Les mots que vous allez lire n'ont d'autre ambition que de témoigner de notre histoire, depuis notre enfance compliquée jusqu'aux temps de l'apaisement.

On ne nous a pas payés pour le faire.

On n'en a rien à foutre d'être payés.

On voulait le faire parce qu'on ne dit pas assez que les ombres peuvent être terrassées.

Et qu'on a tous besoin de clarté.

# ENTRE ICI ET AILLEURS, PETITE TOPOGRAPHIE DE NOTRE PAYS



## I. LE DÉGUISEMENT

On était nés jumeaux, pourtant mon frère avait toujours été comme un aîné pour moi. Parce qu'il était le garçon et devait s'occuper des cheptels avec Paps, il partait le matin dans les vallées pleines de brume où il n'y avait pas le moindre habitant, mais une forte présence de fleuves. Et, à la seule évocation de ces choses, moi qui n'en pouvais plus d'être enfermée, d'entendre Mams me reprendre de volée quand je rêvais au lieu de l'aider, que j'étais seule et que je rêvais, que je pensais à lui, à mon frère, mon ventre se craquelait d'envie: je rêvais de m'enfuir avec eux et, comme eux, de toucher le ventre des bêtes. L'immensité. Le ciel et les moissons et les sommets.

Tous les deux, on était encombrants pour eux, et on l'avait toujours été. Au point que Paps aurait préféré ne pas nous avoir et rester toute sa vie comme ça, avec Mams, qui le rendait complètement dingue avec ses hanches en montagne de massepain et ses seins lourds toujours luisants.

Pour autant, je ne crois pas qu'il nous détestait. Mais le seul fait de nous voir courir devant lui, et parfois simplement de nous entendre, l'irritait à la puissance mille: il mettait des coups de pied dans les chaises, cassait des vases, hurlait, puis se taillait pendant des heures on n'a jamais su où.

Pauvre Paps.

De toutes ses forces, il haïssait notre président Desotgiu, au pouvoir depuis plus de vingt ans. C'est bien simple, dès que Desotgiu parlait à la radio, Paps se cambrait dans le fauteuil de coin et se mettait à hurler, multipliant les noms d'oiseau, crachant sa rage et sa détestation, puis se levant pour couper le poste en crachant un dernier juron. Et il avait raison, Paps, certainement, même si d'un autre côté personne ne se plaignait de la situation, y compris lui. Depuis vingt ans, Desotgiu nous prenait quatre-vingt-dix pour cent de nos recettes pour se faire construire des propriétés de luxe sur la côte. Depuis vingt ans, on croulait sous les taxes, des tas de gens se retrouvaient à dormir par terre comme des chiens verruqueux, mais tout ça nous semblait « normal » (on préfère oublier les choses qui font mal, oublier la façon violente dont on naît, dont on meurt, dont on se sépare, on préfère ne rien dire et, tant qu'il nous reste un filet de souffle, faire l'autruche et vivre malgré tout). D'autre part, quand Paps voyait ces types à la télé, ces pauvres types qui avaient tout perdu, il disait que c'était des feignasses et des bons à rien, et il se moquait d'eux, si bien que pour ne pas l'irriter on disait également qu'ils puaient, ces clodos, et que si on pouvait leur shooter dedans pour leur montrer ce que c'est d'avoir mal, on le ferait sans hésiter.

Bam!

On était comme ça à l'époque: on ne pensait à rien et on ne connaissait rien. Chez nous, dans les terres tout au sud, seul comptait le travail manuel: moissons, vèlages, production de lait, plantations de tomates. Chez nous, pas de livres, pas de disques, pas d'émotions. Juste les vieux magazines pornos qu'on avait trouvés dans le fenil du père de Zbabou, notre ami, et qu'on avait ramenés à

la maison par curiosité. Sauf que ça ne nous faisait rien, nous, ces saletés-là, et que c'était Paps qui les lisait depuis tout ce temps.

Comme tous les gens de la Habdourga (la région la plus reculée du pays), on avait une petite ferme avec des bêtes, une petite ferme crasseuse, un taudis. Mais on ne se plaignait pas. Chaque jour, on se levait dans la lumière et on matait les fleuves qui partaient loin, le Bordughu, l'Irrighudu, les fleuves et les rivières où on se baignait depuis toujours. Puis le travail commençait: mon frère les champs, moi le linge; lui les cheptels, moi le ménage, et ainsi de suite jour après jour. Quand le boulot était terminé, on tournait le dos à Paps et Mams et on gobait l'air frais, se liant à des troncs avec des lianes souples qu'on fumait par ailleurs, cent pour cent sains et cent pour cent malades. Vivants, on courait sans arrêt, tout le temps, et comme il n'y avait pas la moindre ville dans le coin, on était comme vissés sur place. Mais on vivait, voilà: notre vie s'appelait joie.

Une ou deux fois par an, afin de se retrouver seuls, Paps emmenait Mams à Santa Lucia, la bourgade la plus proche, à environ soixante-dix kilomètres. Ce qu'ils y faisaient, je ne l'ai jamais su et, d'une certaine façon, ça ne m'a jamais préoccupée parce que, tant que mon frère était là, j'étais heureuse, j'étais la fille la plus heureuse et rien d'autre ne comptait.

Aussi, comme on ne séparait pas les choses – que la vie sans le travail n'était pas concevable – on pouvait rire et se marrer tout en besognant. Ma seule douleur, c'était quand, au milieu d'une traite ou de Dieu sait quel ouvrage, je les imaginais main dans la main, loin de nous, mangeant une glace dans les ruelles de Santa Lucia, parce

qu'alors je me sentais comme une morte de faim, pas aimée, pas voulue, et réduite pour ces questions-là à une forme de mendicité. Mendier l'amour!

Quand ils rentraient le lendemain, le travail était toujours fait comme ils l'avaient demandé.

— C'est bien, disait Mams.

— Normal, disait Paps.

Puis Mams me mettait à l'ouvrage en me débitant ses litanies (les garçons aiment les chevaux, les attelages, le fouet, tout ce qui remue et fait du bruit; les filles, au contraire, préfèrent les jeux paisibles qui satisfont leur goût pour les travaux de ménage, pour la toilette et la conversation), tandis que Paps, qu'on s'était mis à appeler comme ça à cause du bruit des gifles qu'il nous administrait, à cause du bruit de la colère, à cause des coups de livraxiu, le nerf de bœuf qu'il employait dans les grands soirs, tandis que Paps s'en retournait aux champs avec mon frère et cette faux dont encore aujourd'hui je me souviens – avec elle il matait les bêtes, il les cognait.

Ainsi allait la vie.

Et puis, quelques jours après nos onze ans, on a voulu inverser les rôles. Quelques heures, pour voir ce que ça donnerait, pour jouer. Mon frère en fille et moi en mec. On voulait voir ce que ça donnerait. Sans doute à cause de ce monstre chaud qui nous rongait le ventre déjà à cette époque.

Ce jour-là, Mams préparait les sandwiches du pique-nique de Paps dans l'euphorie de Santa Lucia dont ils étaient revenus la veille, Paps se rasait dans la petite salle d'eau et chantait tout comme elle, traînant, relax, pas du tout comme un jour normal. Profitant de ce moment de paix, on s'est enfermés à double tour dans notre

chambre. On a fermé à clef. Marcio, lentement, s'est avancé vers moi, a défait ses habits, les a laissés tomber au sol, puis, saisissant sa chemise, il a sorti de sa poche le crayon noir de Mams et s'est mis à tracer un duvet sous mon nez, une fine ligne, une simple petite moustache. J'ai enfilé sa chemise et son pantalon avec au ventre une joie immense.

— Embrasse-moi comme une fille, mon frère, j'ai dit sans réfléchir, tellement je me sentais bien, profonde, tellement bien avec lui. Fais la fille qui embrasse.

Et il l'a fait. Il a glissé entre mes lèvres une langue très fine et fraîche, pendant que je fermais les yeux pour que celle-ci parte dans ma bouche à la recherche de signes secrets, de dessins d'animaux disparus et de bien d'autres choses. Puis, scalpant les cheveux blonds de notre poupée Mary, je les ai scotchés aux siens, à ses cheveux. Et lorsqu'il a eu enfilé ma culotte et mes bas, ma robe et le reste, alors on s'est postés devant le miroir et on a ri comme des débiles.

On se sentait vastes. Vastes et légers.

— Embrasse-moi, mon frère. Embrasse-moi!

Quand on est descendus, Paps avait fini de se raser et partait aux champs, et Mams vaquait à ses occupations comme en pilote automatique, regardant le linge à contre-jour pour y déceler les moindres trous et les reprendre si nécessaire. Un instant, on a encore souri, car c'était bon de les piéger. Puis j'ai avalé un verre de lait additionné de sel et suis partie rejoindre Paps. Les champs. L'immensité.

Naturellement, il ne s'est aperçu de rien quand je suis arrivée, vu qu'il n'a même pas levé les yeux. Il cognait la terre, Paps, son corps était sa houe et il cognait, cognait,

et la sueur giclait et retombait dans les blés et les herbes pendant que tout, dans les plaines de la Habdourga, prenait couleur d'argent. Le monde entier prenait couleur d'argent.

Après un petit moment, comme il ne me voyait toujours pas, je me suis mise à faire comme lui, je veux dire, j'ai transformé mon corps en bête de somme, soldat-insecte, et j'ai cassé des mottes, fait des sillons, semé des graines et envoyé ma sueur recouvrir le monde, jusqu'à ce que, à midi, il demande où était le pique-nique. Le putain de pique-nique. Ça vient ou pas? qu'il a dit. Et moi, l'instant d'un éclair, j'ai repensé aux sandwiches que j'avais vu Mams préparer, mais que j'avais malencontreusement oubliés.

Mes jambes se sont mises à trembler.

Ça a fait du bruit dans ma tête.

Des coupures d'électricité.

Mais au lieu de m'effondrer, j'ai bombé le torse et haussé le ton, prenant la voix de mon frère :

— C'est Mamsu, elle veut te voir. À cause d'hier et de Santa Lucia. Tu viens? Elle a demandé que tu la rejoignes.

« Elle a demandé que tu la rejoignes. » Il a souri en entendant ces mots, et c'était bon de voir Paps sourire.

Quand on est arrivés, en voyant Mams, il s'est précipité dans ses bras et s'est mis à lui toucher les fesses, à la peloter, la coincer contre le mur, mais parce que j'étais une fois de plus entre eux comme un obstacle, Mams a refréné ses ardeurs et elle a dit sa phrase préférée: « Ce soir, Nino, ce soir. » Et tous deux ont éclaté de rire.

Mon frère, par contre, n'était pas là. Il est où, cet idiot? j'ai pensé tandis que Mams gueulait pour que je les rejoigne et que Paps n'arrêtait pas de répéter: « Mais

qu'est-ce qu'elle fiche, cette conne? », ce qui sonnait bizarre à mes oreilles, naturellement.

Quelques minutes, je suis restée seule avec Paps devant nos assiettes vides. Puis il y a eu un cri quelque part dans la cour, et Mams est revenue avec mon frère déguisé en moi. Elle le tenait par l'oreille. Elle nous fusillait du regard. Oh Mams...

— Ça va? a demandé Paps.

Et elle, parce qu'elle voulait nous protéger de lui, de sa colère, de sa fureur, a dit que oui, ça allait, mais qu'elle allait monter un moment avec nous.

Sur le palier, Marcio m'a dit qu'elle savait tout, qu'on était morts, qu'elle l'avait vu pisser contre le mur et qu'il avait relevé « sa » robe. Putain de robe, il a dit.

Puis Mams a refermé la porte, puis Mams nous a déshabillés dans un silence de mort, puis Mams nous a allongés sur nos lits, à plat ventre, sans un mot, et elle a sorti le livraxiu. Encore lui.

Combien de temps ça a pu durer? Je ne sais pas. Mais je sais que tout le temps que ça a duré, elle répétait qu'on n'était pas normaux. Et elle pleurait en disant ça, Mams, oh Mams. Qu'on n'était pas normaux. Des monstres.